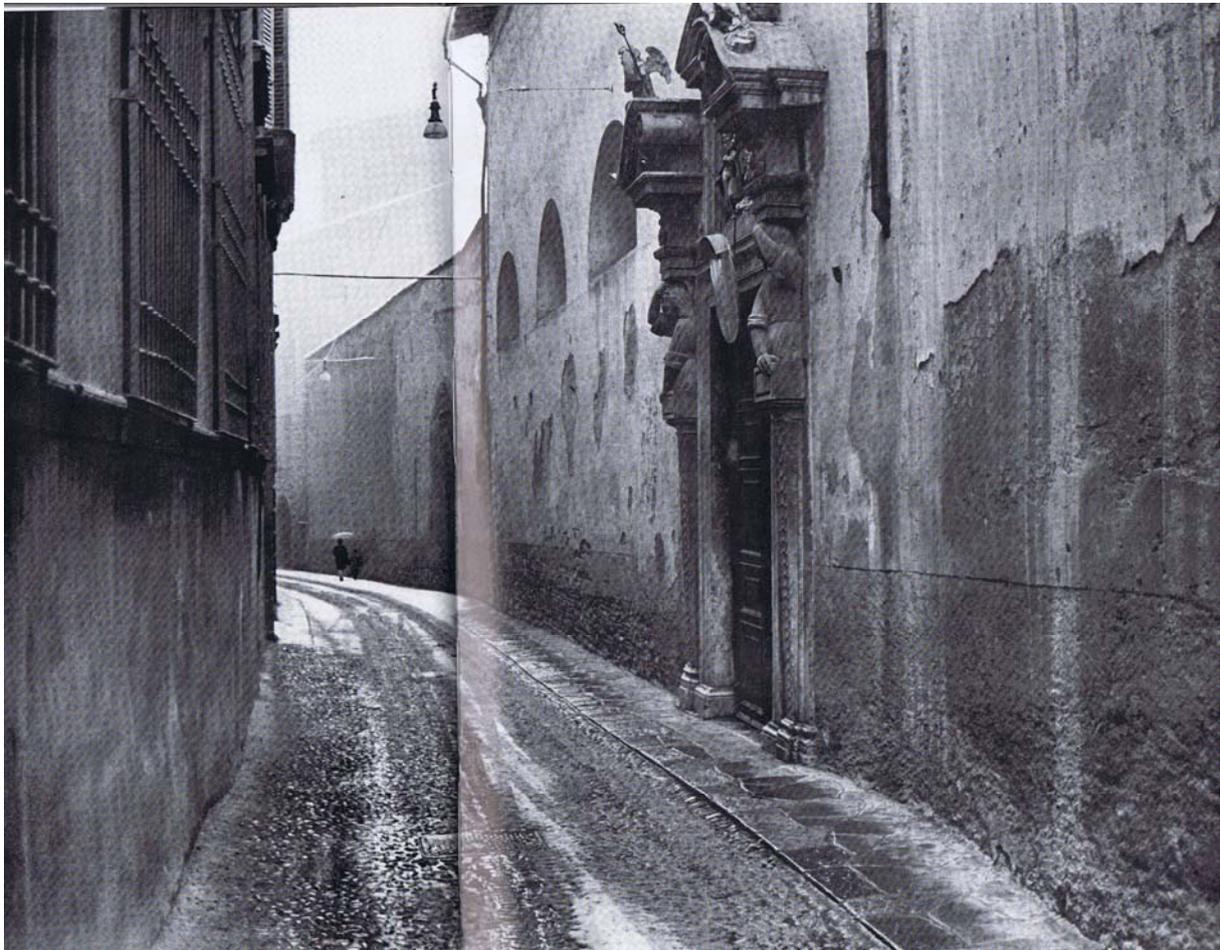


Hommage à Pepi Merisio

Pepi Merisio, à Bergame, aime les vieilles ruelles. Il les aime plus encore quand c'est la tombée du jour, qu'il pleut ou qu'il neige et que les façades grises des maisons pleurent de vétusté, avec des crépis rongés par le temps et les intempéries et en plus attaqués par les pollutions automobiles ou industrielles qui sont comme une lèpre étendue, non seulement sur la ville basse, mais aussi sur la ville haute, celle qu'il préfère.

Quand il pleut ou qu'il neige, une poudrée légère et insignifiante qui ne tient guère longtemps sur la route, marquée par le pas des habitants ou plus encore par les roues des rares voitures qui ont passé par là, les pavés sont luisants. On pourrait même y glisser pour s'y retrouver les quatre fers en l'air. Tu parles d'une humiliation, et surtout que l'on avait mis un manteau que l'on vient d'acheter !



Oui, Pepi Merisio aime les rues étroites et les façades lépreuses. Il trouve dans les dessins que forment les vieux crépis, ceux-ci parfois coupés par quelque fenêtre, comme une écriture, un vieux texte qui raconterait toutes ces journées qui sont passé par là, alors que les gens se glissent près des vieux murs des façades, pressés, maudissant le temps médiocre qu'il fait, se hâtant vers quelque

activité dont il nous est impossible de savoir de quoi elle sera faite. Mais s'il aime certes ces vieux murs quand le ciment est rongé par l'humidité, recouvert de saleté, surtout dans le bas, il préfère encore les murs de vieilles pierres, plus anciens peut-être et qui courent dans la cité depuis tellement de temps que personne ne peut plus se souvenir. Les générations passent, se succèdent, s'oublient. Les générations croient vivre le seul temps qu'il soit possible de vivre, le présent, et pourtant, voyez, d'autres leur succèdent pour les faire oublier. Et réellement elles s'oublieraient tout à fait s'il n'y avait l'écrit, et la photo parfois.

Ainsi Pepi Merisio veille et fixe les vieilles dames qu'il aime. Il les aime parce qu'elles vivent souvent d'une vie sans joie. Elles vont le matin aux commissions dans un magasin quelconque de la place. Elles connaissent la vendeuse et lui disent deux mots. Elles rasant les murs plus encore que les autres. Elles hâtent le pas, parce qu'elles ont toujours l'impression de perdre leur temps, et surtout, elles se mouillent les pieds, car elles n'ont jamais été fichues de s'acheter un jour de bonne godasses qui tiennent l'eau. Elles prennent les moins chères, ou celles qu'elles estiment être à la mode, tout au moins selon leur tradition à elles. Et la tradition, on le sait, elle ne respecte pas toujours la femme, ni surtout ses pieds. Alors on se les mouille, et au final, cela vous rapporte des catarrhes de vessie dont vous ne pourrez plus vous défaire.

On est si fragile des pieds, quand l'on est vieille.

Les vieilles, ce sont toujours les mêmes. Elles s'habillent comment ? Mais en noir, pardi. Toujours en noir. Et elles mettent un châle sur la tête. Elles sont un peu courbées. Allez, on n'est plus toutes jeunes, et il sera bientôt l'heure pour nous de partir, de laisser l'appartement, oh même qu'il est tout petit, dans l'une des maisons du coin, au fils et à la belle-fille qui sont pour l'heure en location et ça leur coûte cher. On se voit déjà au cimetière, sous une pierre où il y a sa photo dessus, sous un verre qui est comme une loupe.

Revenues à la maison, leur sac à commission est d'un vieux cuir noir usé par l'usage, usé usage, n'est-ce pas la même chose, elles l'ont posé sur la table pour le vider ensuite. L'inventaire est vide fait, le pain du jour, un morceau de viande et des légumes. Alors elles commencent à préparer le dîner. Car elles servent à ça, les vieilles, à faire le dîner, avec des recettes qu'elles appliquent depuis qu'elles sont jeunes, et qu'elles n'étaient donc pas vieilles, et qu'elles ne croyaient jamais, Ô grand jamais, qu'un jour elles seraient vieilles. Les jeunes, elles se moquent même des vieilles, vous vous rendez compte ? Elles n'ont pas le respect. Pourquoi, parce qu'elles croient en leur éternité. Et qu'elles savent qu'elles ont un joli corps, et qu'elles ont cette autre certitude, que celui-ci, joli, joli au point que c'est à ne pas le croire, il sera toujours le même, avec des seins tout ronds et tout chauds, et de longues jambes que l'on voudrait tant montrer. Mais les temps, à cet égard, ne sont pas encore venus. Puis arrivent quand même les enfants, les soucis de toutes sortes, le reste, et la beauté, voilà, elle fout le camp. Et l'on devient vieille à son tour. Et un jour, Pepi Merisio, vous savez,

celui qui fait toujours des photos et que l'on voit souvent au coin de l'une de nos rues, il vous surprend et vous fixe à jamais dans sa boîte noire. On dit boîte noire, il s'agit en fait déjà d'un appareil moderne, et un bon.

Les vieilles, les vieilles, pitoyable parfois, avec leur grande capuche noire, avec leur foulard noir, avec leurs souliers noirs, avec leurs bas noirs, avec leur ombre noire, passant dans des rues noires. Ou presque. Car malgré tout, le soleil, il arrive à se faufiler entre les maisons, et il est à son tour dans la rue pour faire fondre en premier cette petite neige qui vous obligeait à faire des petits pas pour ne pas glisser et puis pour sécher les pavés noircis par la pluie qui avait suivi la neige.

Pepi Mérisio, il aime aussi les écolières qu'il surprend sortant de l'école et rentrant à la maison, empruntant les mêmes petites rues. Elles sont jolies, les écolières, toutes timides, toutes sages, et elles ont la vie devant elles. Elles tiennent leur serviette à la main. D'autres, elles ont un sac qu'elles mettent au dos, comme ça elles peuvent courir, elles peuvent aller plus vite, elles peuvent être libres de leurs mains. Et leurs ombres à elles aussi, se profilent sur le sol de la rue qui soudain est devenue lumineuse à cause de ce soleil qui s'est glissé entre les maisons, lumineux au point qu'il vous oblige à fermer les yeux.

Mais s'il y a les vieilles dans la rue que la neige rend glissante, on y trouve aussi les mamans, qui parfois ne sont guère plus riantes que les vieilles. Elles ont un parapluie. Elles accompagnent un enfant qui va à l'école, car il est plus petit, et pour les premières fois, il faut le guider, lui faire voir par où l'on passe. Et puis l'on ne saurait déjà le laisser seul dans la rue. Il pourrait y glisser, y faire une mauvaise rencontre peut-être, mais non, la ville est sûre. Il y a plus simplement que l'école, elle est loin de la maison, et que dans toutes ces rues, seul, il pourrait s'y perdre. S'y perdre avant qu'il ne grandisse et qu'il ne connaisse la ville dans ses moindres recoins, car il faut être petit pour aller partout, et où sera son territoire en lequel il pourra faire les quatre cents coups avec ses copains. Allez, on ne reste pas longtemps le petit gamin qui tient la main de sa maman. Vite on sort sa main de la main de sa maman, et l'on va seul ou avec les autres de cette même école. Ces bons copains qui sont désormais mieux qu'une famille. Avec eux, on pourra tout se permettre. Et c'est ainsi que l'on grandit dans la ville dont on n'oubliera jamais aucune de ses rues ni tout ce que l'on y a fait quand on était ensemble et que l'on ne voulait pas démeriter aux yeux des autres.

Et Pepi Merisio, toutes ces vies, lui, parce que son enfance a peut-être été pareille, tous ces gens-là, les vieilles et les mamans, et les gamins, et les écolières, et les travailleurs de l'ombre, il a su les voir, les comprendre et enfin les fixer pour que l'humanité, elle se souvienne. A jamais.